

Texte présenté dans le cadre du prix littéraire intitulé le Masque du Démon 2011 organisé par les Éditions du Masque d'Or.

Le thème: « Un être humain, suite à un sortilège, se voit régresser vers l'animalité. »

Texte non récompensé

Chasse à l'homme

Debout devant le petit miroir fêlé et tâché, j'aperçois mon reflet. Ce visage émacié me fait peur. Mes yeux, bien trop petits, sont curieusement rapprochés autour d'un nez aquilin. C'est très inhabituel chez les hommes de couleur, en particulier chez ceux originaires d'Afrique Noire. Ma mère avait raison, ce regard n'est pas humain. On dirait celui d'un rapace.

Il paraît que ce type de regard se rencontre chez ceux qui ont vécu une vie misérable et sans joie. Pourtant, il y a autre chose je le sais, même si je ne suis pas capable de l'expliquer avec des mots.

Je frotte mon visage avec de l'eau. J'ai vraiment une mine épouvantable. La mine d'un fugitif. Cela fait presque 6 mois que j'ai quitté mon pays et je n'ai pas dormi plus de quelques heures d'un sommeil agité. Tous ceux qui faisaient partie de mon groupe et ont quitté l'Afrique au cours de cette nuit sans lune sont morts ou ont été renvoyés chez eux. Tous, sauf moi. Cette idée me fait sourire, dévoilant une rangée de dents blanches parfaitement alignées. Elles aussi me font peur. Malgré des années de privation, je sens leur force et leur tranchant, capables de déchiqueter tout ce qui pourrait passer à porter de mes mâchoires.

L'idée d'être le seul survivant de mon groupe ne me surprend pas. Contrairement aux autres miséreux qui m'accompagnaient, je ne partais pas à la recherche illusoire d'une vie meilleure.

Il fallait que je parte pour accomplir ma quête.

Soudain, mon attention est attirée par des bruits de pas dans le couloir. Certainement le gérant de cet hôtel crasseux qui cherche à savoir si je suis dans ma chambre. Je reste immobile, ralentissant ma respiration au point de ne plus ressentir les battements de mon cœur. Les bruits de pas finissent par s'éloigner. Il a dû remarquer, au travers du trou de la serrure, que la

chambre était plongée dans le noir. Lumière ou pas, pour moi cela ne fait quasiment aucune différence, ce qui montre bien que mes yeux ne sont pas ceux d'un homme normal.

Lentement, je sors de la salle de bain et m'allonge sur le matelas installé à même le sol. Ces dernières semaines, je n'ai pas pu me reposer plus de quelques heures. Fuir, se cacher, fuir encore, en prenant soin de suivre la piste de celui que je traque, voilà mon obsession de chaque instant depuis mon arrivée en Europe.

Pour l'instant j'ai pu échapper à tous ceux qui se sont dressés entre moi et ma proie. Deux fois seulement, j'ai dû user de la force pour sauver ma peau. La facilité avec laquelle mes mains ont tué cet homme a constitué un véritable choc. Est-ce normal, ou dois-je encore y voir une faculté physique propre à ma singulière constitution ?

Je sens le sommeil qui me gagne peu à peu, relâchant enfin la tension dans mes membres fourbus. Des images se forment dans mon esprit embrumé. Mon enfance misérable à Lunsar, ma mère morte quand j'étais enfant et mon père élevant seul ses sept enfants. D'aussi loin que je me souviens j'ai été mis à l'écart de mes frères et sœurs. J'étais si différent physiquement, mais aussi dans ma tête, que mon père a toujours accusé ma mère d'avoir enfanté un bâtard du diable.

Brusquement, un bruit attire mon attention. On vient de frapper à la porte.

- Polizia, aprite per favore

Je me lève en silence et m'approche de la fenêtre. On est bien trop haut pour pouvoir sauter. Pourtant, le plus délicatement possible, je soulève l'ouvrant et enjambe le rebord. Un air glacé me pique le visage. La rue est déserte et je fixe avec attention le bitume mouillé où se reflète la pâle lueur d'un réverbère. Sans hésiter, je saute dans le vide et retombe sur mes deux jambes, à peine émoussé par cette chute de plusieurs dizaines de mètres. Dans la nuit italienne, je disparaîs au hasard d'une ruelle sombre.

En quelques minutes, j'ai quitté la ville et me retrouve au sommet d'une petite colline surplombant le halo de lumière en contrebas. A l'abri d'un petit muret en pierre, je m'arrête

enfin de courir. Progressivement, ma respiration redevient calme et régulière. Je ferme les yeux en humant bruyamment l'air frais de la nuit. Sans hésiter, je reprends ma course folle, happé par l'ombre d'un sous bois. Les branches des arbres me fouettent le visage, mais, par je ne sais quelle faculté extraordinaire, j'évite sans les voir tous les obstacles qui se dressent sur mon chemin.

Au sortir d'un petit bosquet, j'aperçois des lumières. Devant moi se dessine les contours d'un bâtiment sans âme situé en bordure de la route principale. Devant l'édifice, sont impeccablement stationnés plusieurs camions. Par les fenêtres, je distingue l'ombre dansante des serveuses apportant les plats aux routiers attablés.

Sans réfléchir, je pousse la porte du restaurant. L'air chaud et le brouhaha des conversations me surprennent et je m'arrête un instant sur le pas de la porte. Brusquement, un silence précaire s'installe et des dizaines de paires d'yeux se tournent vers moi. J'essaie d'imaginer l'impression que peut faire mon intrusion auprès de tous ces gens. En débardeur, pieds nus, la sueur dégoulinant sur mon visage glabre et mes épaules, je dois ressembler à un démon tout droit échappé de l'enfer.

Je fais quelques pas dans la grande salle enfumée et m'approche du comptoir. Je sens que l'homme derrière le bar est usé malgré l'apparente solidité qu'il dégage. Il m'observe en silence. Lentement, il se redresse et tente de ne rien laisser paraître de la peur qui le ronge. Pourtant, discrètement, il a glissé sa main sous le comptoir, probablement à la recherche de ce qu'il utilise habituellement pour jeter dehors les importuns et les ivrognes.

Avant qu'il ne dise un mot, je montre du doigt, à travers la fenêtre, les camions garés sur le parking.

- Francia

L'homme semble se détendre un peu. De son double menton, il m'indique une table où est assis un routier à l'air maussade, le regard plongé dans le fond de sa tasse fumante. Je me dirige vers lui lentement.

- Francia ?

L'homme ne répond pas immédiatement et me détaille des pieds à la tête. Il m'indique la chaise en face de lui et me montre ses deux mains ouvertes, les doigts écartés.

- On part dans dix minutes.

Autour de nous les conversations ont reprises.

Un quart d'heure plus tard, nous roulons en direction de la frontière. Le chauffeur n'est pas bavard, ce qui me convient parfaitement.

Le confort du siège, la chaleur qui se diffuse dans la cabine et le ronronnement du moteur commencent à avoir raison de ma vigilance. Progressivement, je sens une douce torpeur se déposer, tel un voile, sur mon esprit fatigué. Sans m'en rendre compte, je sombre dans un sommeil sans rêve.

Brusquement, mu par je ne sais quel instinct, j'ouvre les yeux. Le camion ne roule plus et le moteur est coupé. Le chauffeur pointe du doigt un curieux appareil installé à côté de lui et je comprends que nous allons devoir passer la nuit sur cette aire de repos. Sans un mot, le routier s'extirpe de son siège pour regagner la couchette aménagée derrière les sièges. Avant de s'installer pour la nuit, il agite devant moi un étui en cuir dans lequel est glissé un énorme couteau de chasse. Voyant que j'ai compris l'avertissement, il se glisse sous la couverture en serrant l'arme contre sa poitrine.

Assis sur mon siège, je tente de trouver enfin le chemin vers un illusoire sommeil réparateur. Les images de la campagne italienne se mêlent à celles des plages africaines. Je me revois le soir du départ, attendant nerveusement nos passeurs. Je n'ai pas peur. Une force immuable me pousse vers l'Europe avec la conviction que ma survie et celle de mon peuple se trouvent là bas.

Une nouvelle fois, je suis instinctivement ramené à la réalité par cette sorte de sixième sens qui semble m'habiter depuis ma plus tendre enfance. Un léger grattement, presque

imperceptible, se fait entendre à l'extérieur. Je ne bouge pas. Derrière moi, le chauffeur n'a rien entendu et je perçois le rythme régulier de sa respiration.

Très lentement, je me décide à ouvrir la portière. Heureusement que le rideau est tiré, sinon la lumière du plafonnier aurait sans doute réveillé le routier français. Aussi silencieusement que possible, je descends les trois marches de la cabine et pose un pied hésitant sur le sol froid. A l'extérieur, le silence n'est troublé que par l'ululement intermittent d'un oiseau de nuit.

Avant de pouvoir esquisser le moindre geste, je me retrouve plaqué contre le camion, une lame froide posée sur mon cou.

En accrochant mon regard sous la faible lueur de la lune, mon agresseur change brutalement d'attitude. Ses yeux plissés, cruels et déterminés s'ouvrent en grand sous l'effet de la peur et de la surprise.

Avec une rapidité qui n'a rien d'humaine, ma main droite s'anime et mes doigts pénètrent presque entièrement et sans le moindre effort dans la gorge de l'homme au couteau. Un liquide tiède et visqueux jaillit de la plaie béante et inonde mon visage. Il n'a même pas eu le temps de pousser un cri avant de s'écrouler à mes pieds. Enjambant le cadavre encore agité de spasmes, je me dirige vers l'arrière du véhicule. Deux autres hommes sont en train d'essayer de couper la bâche de la remorque. Pensant voir arriver leur camarade, l'un d'eux braque sur moi le faisceau de sa torche. Là encore, je ressens immédiatement sa terreur face à mon visage couvert de sang. Ils se retournent ensemble et se mettent à courir vers la route, sans prendre le risque de se retourner.

L'ululement de l'oiseau vient à nouveau déchirer le silence nocturne. Derrière moi, le corps a cessé définitivement de bouger.

Je ne peux pas retourner dans le camion. Les yeux clos, j'hume l'air frais de la nuit, puis m'élance à travers les champs recouvert d'une fine couche de givre. Ma chasse peut reprendre.



Debout devant le miroir de la salle de bain, je baisse les yeux pour ne pas avoir à affronter mon reflet. Je ne supporte plus ce visage rondouillard au milieu duquel trônent deux yeux bien trop grands et bien trop écartés de mon nez informe.

La nature, dans son infini cruauté, a jugé bon d'ajouter à ce tableau déjà si disgracieux une malformation assez rare, affublant ceux qui en souffrent d'un strabisme dissocié. J'ai ainsi la dramatique faculté de pouvoir bouger chacun de mes yeux indépendamment de l'autre.

J'affiche donc en permanence un strabisme imbécile, tantôt convergent, tantôt divergent, l'un ne valant pas mieux que l'autre. Je ressemble ainsi à ces lézards aux yeux exorbités que l'on voit parfois dans les reportages animaliers.

Pourtant, loin d'affecter ma vue, il paraît que je bénéficie d'un champ de vision légèrement supérieur à celui des gens normaux. En tout cas, affublé d'une telle tare physique, ma vie quotidienne est un véritable un calvaire. Les enfants sont méchants et les adolescents cruels, mais au moins toutes leurs moqueries sont sincères. En entrant dans l'âge adulte, j'ai du côtoyer la cohorte des faux-cul et des sournois qui affichent une bienveillance de façade mais ne se privent pas de se moquer une fois que l'on a le dos tourné.

Brusquement, je suis tiré de ma rêverie par des coups frappés contre la porte de la salle de bain.

- Cyril mon chéri, dépêche toi où nous allons être en retard.

Voilà bien le pire de tout, l'attention permanente et débilante d'une mère qui se sent responsable du handicap de son fils. Comme si le mouvement anarchique de mes yeux perturbait le fonctionnement de mon cerveau. Et pourtant.

N'est-il pas vrai que depuis ma plus tendre enfance je suis suivi par un psychiatre pour des bouffées paranoïaques. Bouffées paranoïaques, quel étrange terme pour désigner ce que je ressens chaque fois que je dois quitter le confort douillet de l'appartement familial.

Je ne suis pas dingue. Je sais parfaitement que ma vie ne tient qu'à un fil et que je n'atteindrai jamais les 30 ans. Rien à voir avec mes yeux.....quoi que.

Ce n'est pas pour rien que la nature m'a « offert » ce physique si particulier. J'ai une tête de proie. Et une proie ça a vocation à être dévorée par un prédateur. Je suis né dans le mauvais camp voilà tout.

La première fois que j'ai formulé cette idée en présence de mes parents, j'ai lu de la tristesse et de la résignation dans leurs yeux. Ils semblaient attendre depuis toujours cette remarque, comme un effet secondaire inévitable de ma malformation physique.

Toujours est-il que la semaine suivante je vivais ma première séance avec le docteur VIANEY. Depuis, chaque mercredi en fin d'après midi, j'ai droit à ma séance de psychothérapie. Toujours le même rituel : une petite promenade au parc de la Tête d'Or puis direction le cabinet du docteur VIANEY. Cette idée de promenade dans un des lieux les plus fréquentés de LYON est d'ailleurs à mettre au crédit du brillant praticien, histoire de se rendre compte que la vie est belle et que l'on ne risque absolument rien à déambuler ainsi au milieu de la foule.

Au moins, je mourrai au milieu des arbres et des jolies fleurs.

Une nouvelle fois, des coups sur la porte de la salle de bain me font sursauter.

- Cyril, tu es prêt ?

Avant de sortir, je passe, sans conviction, la main dans mes cheveux pour tenter de les discipliner. De toute façon, ce n'est pas ma coiffure que les gens remarquent lorsqu'ils me croisent.

Arrivé sur le pas de la porte, je constate qu'il s'est mis à pleuvoir. Ma mère perçoit l'angoisse qui commence à m'envahir, formant une boule au fond de ma gorge.

- Allons mon chéri, ce ne sont pas quelques gouttes d'eau qui vont gâcher notre promenade

Un fois dehors, l'enfer commence. A chaque coin de rue, il me semble que de cette foule de passants dissimulés sous leur chapeau ou leur parapluie peut jaillir celui qui en veut à ma vie. Je rentre la tête dans les épaules et serre plus fort le bras de ma mère. Ma fuite désespérée face à un danger que je ne comprends pas peut continuer.



- Les deux officiers en provenance de Paris sont arrivés.

Le commissaire LANDRY passe la main dans ses cheveux et reboutonne les manches de sa chemise froissée avant d'extirper sa longue carcasse du vieux siège en cuir élimé.

Les deux flics attendent dans le couloir, coincés dans les chaises réservés aux visiteurs. Silencieux et indifférents à l'agitation du commissariat, on dirait deux croque-morts à un mariage. Le commissaire les salue le plus poliment possible, avant de les inviter à le suivre dans son bureau. Les deux officiers restent debout, de chaque côté du bureau afin de montrer à ce flic de province qu'à partir de maintenant ils prennent les choses en main. LANDRY s'installe dans son fauteuil, adoptant sa position favorite lorsqu'il a besoin de réfléchir. Son menton bien calé sur son pouce, l'index déplié le long de la joue, il commence à observer ses interlocuteurs.

Le plus jeune des deux flics prend la parole.

- Je suis le commandant VERDIE et voici le lieutenant VICARI. Comme je vous l'ai expliqué au cours de nos différents entretiens téléphoniques, nous sommes ici pour interpellé un homme qui, selon nos sources, est arrivé à Lyon depuis peu.

LANDRY dévisage longuement les deux hommes avant de s'adresser à celui qui vient de se présenter comme le commandant VERDIE

- Votre homme doit être sacrément dangereux pour que Paris juge bon de dépêcher un commandant de la Sous Direction Anti-Terroriste, ainsi qu'un officier de.....

LANDRY observe à nouveau le lieutenant VICARI en faisant mine de réfléchir

- ...La DCRI (*Direction Central du Renseignement Intérieur n.d.t*)

VERDIE se contente de sourire pour signifier qu'il apprécie l'esprit de déduction du Commissaire.

- Cet homme est dangereux en effet, même si ce n'est pas un terroriste au sens où vous pouvez l'entendre.

LANDRY fronce les sourcils. Le jeune flic se tourne vers son collègue qui a commencé à se rapprocher de lui.

- Lieutenant VICARI, faites un petit topo au commissaire.

VICARI est un type aux épaules larges et au visage buriné qui fait penser à BELMONDO dans Flic ou Voyou. Il arbore l'uniforme du flic moderne, jean et blouson en cuir. S'approchant du bureau, il fixe le commissaire dans les yeux.

- Depuis plusieurs mois, il semble que des hommes entraînés, d'anciens soldats ou des mercenaires, se glissent au milieu des convois de candidats à l'immigration clandestine en provenance d'Afrique. Ils se cachent parmi ces pauvres gens et arrivent en Europe via les côtes Italiennes ou Espagnoles. Grâce à leur entraînement, ces hommes réussissent à entrer en Europe où ils s'attaquent aux populations. Ils sont d'une violence extrême et leur neutralisation se fait toujours dans un bain de sang. Pour l'instant, nous avons été à peu près épargnés, mais il y a quelques jours nous avons identifié un de ces hommes sur le territoire français.

Le commissaire LANDRY interrompt son interlocuteur sans ménagement.

- Pourquoi ne pas être intervenu à ce moment là. Pourquoi attendre qu'il arrive à Lyon et mette la population en danger. Un seul homme, même entraîné, je suppose que vous avez les moyens de le neutraliser.

Le flic marque un temps d'arrêt et se tourne vers son jeune collègue. VERDIE se racle la gorge.

- Bonne question commissaire. Ce type d'agression à tendance à prendre des proportions inquiétantes depuis quelques mois. A s'accélérer et à se mondialiser surtout. Il faut absolument que nous déterminions ce qui est à l'origine de ces agissements. Pourquoi venir dans un pays industrialisé simplement pour commettre des exactions gratuites et ponctuelles. Le choix des victimes également nous intrigue. Il apparaît clairement qu'ils ne frappent pas au hasard, même si nous n'avons pas encore réussi à comprendre comment ils choisissent leurs proies. Ces tueurs semblent se livrer à une véritable partie de chasse.

Le commissaire se cale au fond de son siège, prêtant la plus grande attention aux détails que veulent bien lui livrer le jeune officier de Police. Son cerveau fonctionne à plein régime pour relier entre eux tous les faits et échafauder une hypothèse cohérente. Pourtant, il lui manque encore trop de détails.

- Et les victimes. Vous avez dit qu'il ne frappait pas au hasard, mais quand est-il de leur profil.

Une nouvelle fois, le jeune policier se racle la gorge.

- Pas grand-chose de ce côté-là. Les victimes sont de jeunes gens sans histoire et plutôt...effacés.

LANDRY demeure silencieux quelques instants, observant attentivement les deux flics parisiens. Il se penche en avant et fixe le commandant VERDIE dans les yeux.

- Ecoutez-moi bien, si vous voulez qu'on travaille ensemble, il va falloir m'en dire un peu plus. Pour l'instant, votre histoire ne tient pas debout

VERDIE soutient son regard sans sourciller.

- A mon tour d'être franc commissaire. On n'est pas là pour travailler ensemble. Nous allons intervenir sur votre secteur et j'ai pensé que je devais vous prévenir. Vous

pourrez assister à l'arrestation, mais votre équipe ne sera absolument pas partie prenante dans cette opération.

Le jeune commandant marque volontairement une pause, laissant ainsi s'installer un silence pesant dans le bureau. Il reprend d'un air satisfait.

- Bien, je vois que nous nous sommes compris. Je crois que nous allons pouvoir y aller maintenant.

Les deux flics se dirigent vers la porte en surveillant que LANDRY en fasse de même. Le commissaire se lève lentement pour aller chercher sa veste sur le porte-manteau. Il remarque le regard moqueur de ses deux collègues qui détaillent son impeccable costume noir et ses chaussures cirées.

- Ne vous inquiétez pas, messieurs ARMANI et WESTON me font payer assez chers leurs vêtements pour que je m'y sente à l'aise.

Aucun agent de la brigade ne fait de commentaire quand les trois hommes quittent le commissariat d'un pas décidé.

Il pleut. Une pluie glaciale et pénétrante qui vous mouille jusqu'aux os. Les hommes du Commandant VERDIE sont répartis dans deux véhicules banalisés aux vitres teintées. A l'intérieur de l'une d'elle, le commissaire LANDRY est surpris de d'asseoir à côté d'un jogger et d'un jeune homme débraillé. L'oreillette qu'ils portent, ainsi que le holster qui déforme leurs vêtements, indiquent, s'il en est besoin, que ces hommes ne sont pas ce qu'ils veulent laisser paraître.

Personne ne parle. Le commissaire grimace lorsqu'il comprend que les véhicules se dirigent vers le parc de la Tête d'Or.

Il ne fait pas un temps à flâner au milieu des rosiers, mais les allées du parc seront quand même fréquentées par quelques cyclistes ou promeneurs courageux.

Les véhicules s'arrêtent boulevard Stalingrad à environ deux cents mètres de l'entrée. Les hommes descendent un par un. D'abord le jogger, puis, quelques instants plus tard, l'étudiant.

De l'autre voiture, sortent un jeune homme et une jeune femme, figurant sans doute un couple d'amoureux.

La radio du Commandant VERDIE crachote et l'information tombe de manière abrupte.

« Le suspect est dans le parc »

VERDIE remonte le col de son blouson et s'extirpe rapidement du véhicule. Le commissaire LANDRY en fait de même avec moins d'élégance. Les deux hommes rejoignent le lieutenant VICARI qui porte un étui en cuir sensé contenir un quelconque instrument de musique. LANDRY sourit et ne peut s'empêcher de lâcher un commentaire.

- On nous repère à 3 kilomètres à la ronde. Même votre agent déguisé en étudiant on n'y croit pas un instant.

VERDIE se retourne. Son visage juvénile s'est transformé en masque sur lequel se lit de la tension.

- on s'en fout. Ce qui compte c'est de donner le change le temps de repérer notre homme. Parce que ne vous méprenez pas LANDRY, vous n'allez pas assister à une interpellation classique. Tous ça va finir dans un bain de sang et je compte bien perdre le moins d'hommes possible. Maintenant, commissaire, j'aimerais que vous me laissiez faire mon travail.

Le jeune officier se détourne sans même attendre la réaction de son collègue. Il ajuste son oreillette et entre en communication avec ses hommes.

- Commandant VERDIE pour tout le monde, on entre par la porte de la Voute, tenez-vous prêt.

La pluie tombe sans discontinuer depuis la fin de la matinée et les allées du parc sont détrempées. VERDIE marche à côté du lieutenant VICARI, ce dernier tenant toujours à la main son étui à violon. Après quelques mètres, VICARI quitte l'allée pour se mettre à l'abri derrière une haie. Sans un mot, il pose son étui à terre et entreprend d'assembler son fusil à

lunette. Le commandant poursuit sa route sans se soucier, ni de son collègue, ni de savoir si le commissaire LANDRY est toujours là, quelques mètres derrière lui.

Brusquement il s'arrête, posant son indexe contre l'oreillette. Après un bref instant, il se met à courir en direction de l'enclos des bêtes sauvages. LANDRY, surpris, se lance à sa poursuite.

Les deux hommes descendent l'allée de l'Orangerie aussi vite que le sol détrempé le leur permet. Ils débouchent juste en face de l'enclos où les lions commencent à s'agiter malgré la pluie glaciale qui leur tombe dessus.

Presque instantanément la pluie s'arrête, renforçant encore la sensation de malaise. VERDIE a sorti son arme et lance des regards de tout côté à la recherche de ce mystérieux terroriste.

Soudain, LANDRY aperçoit une ombre sur sa droite se déplaçant à une vitesse irréaliste. Il croit d'abord que son cerveau en ébullition lui joue des tours, mais bien vite il comprend que ce n'est pas le cas.

En un instant, le monde bascule dans le chaos. L'ombre furtive entre aperçue sort de derrière un arbre sous la forme d'un jeune homme au regard fou et au débardeur maculé de sang. Avant que quiconque n'ait pu esquisser le moindre geste, il s'est élancé en direction de deux promeneurs assis sur un banc. La femme et le jeune homme au regard étrange ne semblent pas comprendre ce qui se passe.

LANDRY ne se rappelle pas avoir vraiment eu peur au cours de sa carrière, mais en apercevant le fugitif, il comprend instantanément que quelque chose d'inhumain l'habite. Il est immédiatement saisi d'une terreur qui le pétrifie sur place. L'homme stoppe sa course à quelques mètres d'eux et se met à dévisager les deux policiers de son regard d'oiseau de proie.

VERDIE a pointé son arme, mais avant qu'il n'ait le temps de faire feu, le terroriste lui lance au visage l'objet qu'il tient dans la main. La pierre vient heurter le crâne du policier avec une violence inouïe, son corps s'affaissant comme celui d'un pantin désarticulé. Le regard de

l'homme se pose alors sur le commissaire, le dévisage pendant quelques secondes avant de reprendre sa course folle vers les promeneurs qui ont commencé à fuir en hurlant.

Presque aussitôt, une détonation se fait entendre. Appuyé contre un arbre le lieutenant VICARI vient de faire feu avec son fusil.

Le fugitif est projeté contre la barrière de l'enclos des lions, manquant de justesse d'être projeté dans la fosse. Pendant un court instant, le temps semble se figer. Personne n'ose bouger.

Brusquement le blessé se relève, tire de sa ceinture un couteau et le lance d'un geste si rapide qu'il échappe au regard de ceux qui l'observent. Le couteau semble ne jamais devoir retomber et n'est stoppé que parce qu'il pénètre, presque jusqu'à la garde, dans l'œil du lieutenant VICARI qui s'écroule en poussant un hurlement déchirant.

LANDRY s'approche à grand pas, le visage déformé par la rage. Avant même que le meurtrier n'ait le temps de se tourner vers lui, il vide le chargeur de son arme, visant exclusivement la tête de ce monstre tout droit sorti de l'enfer.

Presque tous les projectiles atteignent leur cible, répandant autour du crâne d'immenses éclaboussures de sang et de morceaux de cervelles mêlés.



Le Commissaire LANDRY a tenu à accompagner le Commandant VERDIE à l'hôpital. Deux agents ont été tués, un troisième restera handicapé à vie, le bilan est suffisamment lourd comme cela.

La blessure du jeune flic est profonde mais pas grave. Depuis le départ de l'ambulance les deux hommes n'ont pas échangé le moindre mot. Vérifiant que personne ne peut les entendre LANDRY brise enfin le silence.

- C'était quoi ça ?

VERDIE a les yeux fermés mais il est conscient. Il répond d'une voix pâteuse.

- Depuis un an environ la plupart des pays industrialisés sont la cible d'attaques de ce genre sur leur sol. Aucun lien entre toutes ces affaires, aucune revendication. Le point commun entre toutes ces exactions est qu'elles ont été perpétrées par des hommes originaires de pays où la population souffre de manière récurrente de malnutrition ou de famine, Afrique de l'ouest, Corée du nord, Cambodge... Bref, de partout où règne la misère. On a d'abord pensé à une organisation terroriste, mais absolument rien n'est jamais venu étayer cette thèse.

LANDRY était plongé dans ses pensées.

- Alors quoi ?
- Il y a plusieurs pistes possibles. Vous avez dû remarquer que l'homme que nous avons neutralisé aujourd'hui présentait certaines capacités physiques hors du commun. Dans chaque affaire ce fut la même chose et à chaque fois on a abouti à la mort violente du criminel. Depuis quelques semaines, les théories les plus folles sont échafaudées. Je vous épargne celles qui évoquent des sortilèges vaudous pour vous parlez de l'explication qui, pour moi, est le plus proche de la vérité. Je vous préviens, ce n'est pas la moins incroyable.

LANDRY ne dit rien. Le flic poursuit après avoir vainement tenté d'humidifier ses lèvres.

- Selon le professeur ROBOWSKI, que vous connaissez certainement pour ses travaux sur l'évolution et la génétique, nous sommes confrontés à une lente mutation de l'espèce humaine destinée à permettre la survie de la partie de l'humanité la plus immédiatement en danger. La nature crée ainsi une sorte de prédateur aux capacités physiques décuplées. Des hommes suffisamment forts pour permettre la survie de leur ethnie.

VERDIE marque un temps d'arrêt. Il imagine la mine dubitative du commissaire.

- Je sais que mes explications ne vous satisfont pas. Peut-être parce qu'il vous manque encore une information importante. Ces hommes viennent dans les pays riches pour

chasser. Leurs proies sont toujours des jeunes gens bien portant mais affublés d'une anomalie au niveau des yeux qui se traduit par un strabisme dissocié qui les fait ressembler à...des proies. Dans certains cas, les prédateurs ont réussi à entrer en contact avec leurs victimes. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ce qu'ils leurs ont fait. Voilà donc, selon ROBOWSKI, le cœur de cette double évolution qui permettra, si elle se poursuit, de réguler l'équilibre de la race humaine. Ceux qui n'ont rien viennent chasser ceux qui ont tout dans l'espoir de survivre. Que pensez-vous de cette théorie commissaire ?

- J'en pense que la pierre que vous avez reçue a fait plus de dégâts que je ne le pensais.

Un sourire apparait sur le visage pâle de VERDIE.

- Vous avez raison commissaire, il vaut mieux que nous nous en tenions tous à la thèse officielle qui évoquent des crimes crapuleux perpétrés par des personnes en situations irrégulières. C'est tellement plus rassurant. Surtout, cela évite de nous inquiéter pour notre avenir.

